

Du vagabondage à la sainteté – la quête de soi dans *Becket ou l'honneur de Dieu* de Jean Anouilh

Le personnage éponyme de la pièce de Jean Anouilh *Becket ou l'honneur de Dieu* est défini dans l'œuvre comme un homme qui « se cherche ». Sa quête de soi est accompagnée d'une angoisse existentielle qui, sans une analyse approfondie, est difficile à comprendre. On assiste également, à une évolution du personnage qui d'un débauché devient un exilé et finalement un saint. Sa vie vagabonde aboutit à la mort. Il paraît intéressant d'observer la manière dont s'opère le changement de personnalité et de statut social du héros ainsi que d'examiner les raisons et les conséquences de son vagabondage. La tâche est d'autant plus difficile, qu'il s'agit d'un personnage très ambigu qui cache sa vraie nature.

À première vue, Becket semble n'avoir rien en commun avec un vagabond. Riche, débauché, il mène une vie facile dans la cour d'Henri Plantagenêt, roi d'Angleterre. Sa situation est privilégiée car il jouit d'une grande estime aux yeux du monarque, qui le considère même comme son ami. Entre les deux hommes il y a une complicité remarquable, dont témoigne le roi en disant : « À la chasse, au bordel, à la guerre ; tous les deux des nuits entières derrière des pots-de-vin ; dans le lit de la même fille quelquefois – et même au conseil devant la besogne »¹ (*BHD* : 130). De plus, Becket tranche sur les autres par sa culture et son intelligence, ce que le roi apprécie beaucoup.

LE ROI :

Moi aussi, je suis jeune, et tu en sais plus long que nous tous ! (*Aux autres*) Il a étudié, vous savez ! C'est incroyable tout ce qu'il connaît. [...] il aime bien s'amuser, mais c'est un garçon qui pense tout le temps. Quelquefois, ça me gêne de le sentir penser à côté de moi... (*BHD* : 15).

Dr Sylwia Kucharuk – maître de conférences à l'Institut de Philologie Romane de l'Université Marie Curie-Skłodowska de Lublin. Adresse pour correspondance : Institut de Philologie Romane, Université Marie Curie-Skłodowska, Plac Marii Curie-Skłodowskiej 4A, 20-031 Lublin, Pologne ; e-mail : sylwiakucharuk@gmail.com

1. Les références à l'ouvrage analysé de Jean Anouilh (*Becket ou l'honneur de Dieu*) seront désignées par la mention *BHD*, suivie du numéro de la page.

Le fait d'être le favori du roi et de surpasser les autres, même son souverain, en intelligence et en culture, rend Becket très sûr de lui, au point qu'il est considéré par les autres comme quelqu'un « qui n'a peur de rien, même pas du ciel » (*BHD* : 42).

Malgré les apparences, Becket a une propension à la vie vagabonde. Il se sent différent des autres à cause de ses qualités remarquables mais aussi à cause de sa provenance. Il est Saxon, mais il collabore avec l'envahisseur de son pays pour vivre plus aisément, ce qu'il explique avec beaucoup de légèreté : « J'adore la chasse et seuls les Normands et leurs protégés avaient droit de chasser. J'adore le luxe et le luxe était normand. J'adore la vie et les Saxons n'avaient droit qu'au massacre » (*BHD* : 12). Ses compatriotes le prennent pour un traître et ne cachent pas leur haine en crachant en sa présence. Quant à lui, il ne s'identifie pas avec sa nation dont la mentalité lui déplaît. Mais il lui est impossible de s'intégrer également dans la communauté normande dans laquelle il ne se retrouve pas non plus malgré son amitié avec le roi, et cela pour différentes raisons. Les Normands se méfient de lui, même Henri Plantagenêt, car ils considèrent les Saxons comme un peuple révolté qui cherche à tout prix la vengeance. En plus, c'est « une race vaincue » donc inférieure. Becket ressent souvent de l'hostilité et du dédain de la part des courtisans anglais pour lesquels sa provenance est plus importante que ses qualités personnelles. L'un d'eux avoue en parlant de Becket : « [...] moi non plus je ne l'aime pas. [...] D'abord, c'est un Saxon. [...] D'accord, il se bat bien ! [...] Mais c'est un Saxon » (*BHD* : 51). Bref, Becket rejette le milieu social dont il est issu et il est en quelque sorte rejeté par celui dans lequel il se trouve à présent. Il ne se sent ni Saxon, ni Normand. Il est dépourvu de points de repères, ceux de ses origines et ceux de son appartenance.

D'ailleurs, il a une nature de solitaire. Il tient à ne s'attacher à personne ou en tout cas il essaie de se faire passer pour tel. Il avoue ouvertement ne rien aimer au monde. Il garde ses distances dans ses relations avec les autres pour maintenir son indépendance d'esprit. Il déclare à sa maîtresse qui lui témoigne son amour : « Je n'aime pas qu'on m'aime » (*BHD* : 38). À la question du roi s'il l'aime, Becket répond évasivement : « Je suis votre serviteur » (*BHD* : 25). À la question s'il aime sa maîtresse, il répond dans le même ton : « Elle est ma maîtresse » (*BHD* : 25). Ces étiquettes lui permettent de réduire les relations humaines aux rôles qui leur sont attribués et la vie à l'accomplissement de ces rôles. « Il faut jouer sa vie pour se sentir vivre... » (*BHD* : 25) est un de ses principes. Cette conception de la vie conçue comme un jeu de rôles, ne facilite pas ses relations avec son entourage. Sa distance par rapport aux autres le rend impénétrable. Malgré la complicité qu'il entretient avec le roi, ce dernier lui avoue : « Je ne saurai jamais ce que tu penses... » (*BHD* : 46). Ces paroles mettent en lumière encore une autre caractéristique importante de Becket, à savoir la duplicité. De fait, on a l'impression qu'il n'est jamais sincère. Il plaît au roi justement parce qu'il semble être un homme hypocrite et sans morale : « Tout ce qui semble être de la morale, chez toi, c'est tout simplement de l'esthétique » (*BHD* : 42). D'ailleurs Becket ne le cache pas, il semble même en être fier. À la question du roi : « C'est un remède auquel tu ne crois pas, la morale ? » Becket répond ouvertement : « Seulement pour

l'usage externe, mon prince » (*BHD* : 67). En effet, il tient beaucoup aux apparences. Il semble mener un jeu que les autres n'arrivent pas à déchiffrer. Le roi admire en lui ce côté déroutant : « Dieu sait ce dont cet animal-là est capable, en bien comme en mal » (*BHD* : 87). Par contre, les barons anglais n'apprécient pas ce côté mystérieux et imprévisible du Saxon et ils n'ont pas confiance en lui. L'un d'eux déclare : « Moi, pour le Becket, j'attends. [...] Qu'il se montre. Qu'il se débusque. [...] Ce jour-là, on saura qui c'est » (*BHD* : 52).

De fait, même le lecteur reste perplexe et se perd dans le jeu mené par Becket. On attend impatiemment qu'il dévoile ses pensées et ses vrais sentiments, cependant jusqu'à la fin de la pièce il reste énigmatique. L'intérêt de la pièce semble résider précisément dans l'ambiguïté de la personnalité de ce personnage. Un fait est pourtant évident : c'est un homme plein de contrastes.

Comme on vient de le constater plus haut, il ne s'identifie pas avec les Normands mais il sert avec dévouement le roi Normand, ce qui fait de lui un traître aux yeux des Saxons. Il déclare le dédain pour sa nation, mais il lui porte secours en cas de danger. Or, la contradiction la plus importante et qui va peser sur son existence, concerne la sphère religieuse. Becket s'est fait tonsurer dans sa jeunesse pour fuir la juridiction laïque, mais il n'a pas encore prononcé tous ses vœux. Il n'est donc plus laïc et pas encore homme d'église. D'ailleurs, il mène une vie de débauche. Il est diacre, mais il n'a pas de foi. Il traite la religion et Dieu avec beaucoup de légèreté. Il dit : « On finit toujours par s'arranger avec Dieu, sur la terre... [...] Avec des petites politesses, on le calme très bien » (*BHD* : 60). Il ne craint pas de s'opposer aux archevêques et exiger d'eux l'obéissance au roi. En plus, il encourage Henri Plantagenêt à limiter le pouvoir de l'Église d'Angleterre, en voyant en elle un concurrent de ce dernier.

Par ailleurs, Becket se contredit souvent. Il prétend ne rien aimer au monde, mais il n'arrive pas à cacher sa tristesse après la mort de l'archevêque primat et celle de sa maîtresse. Une fois, il avoue aimer l'honneur, une autre fois, il dit que l'honneur est une lacune chez lui. L'honneur est justement la question qui le hante le plus et qui le pousse à l'introspection. Il adresse au roi endormi les paroles qui nous apprennent son angoisse intérieure.

Mon prince... Si tu étais mon vrai prince, si tu étais de ma race, comme tout serait simple. De quelle tendresse je t'aurais entouré, dans un monde en ordre, mon prince. Chacun l'homme d'un homme, de bas en haut, lié par le serment et n'avoir plus rien d'autre à se demander, jamais. [...] Mais moi, je me suis introduit en trichant, dans la file – double bâtard. Dors tout de même, mon prince. Tant que Becket sera obligé d'improviser son honneur, il te servira. Et si un jour, il le rencontre... (*Un petit temps. Il demande :*) Mais où est l'honneur de Becket ? (*BHD* : 47).

Cette citation met en lumière le fait que, malgré les apparences, Becket se perd face à toutes ces contradictions qu'il doit affronter dans sa vie et qu'on vient de présenter. Déraciné et asocial, il se place toujours quelque part entre les deux réalités

contradictoires et en conséquence, il ne se trouve nulle part. C'est pour cette raison qu'il ressent l'inconsistance et le vide de son existence qui sont à l'origine de son angoisse existentielle, angoisse qui le conduit à la recherche de lui-même. Les paroles de l'archevêque primat semblent le confirmer : « C'est une âme étrange, insaisissable. Ne croyez pas qu'il soit le simple débauché que les apparences feraient croire. J'ai pu l'observer souvent, dans le plaisir et dans le bruit. Il y reste comme absent. Il se cherche » (*BHD* : 24).

Certes, Becket a la nature d'un vagabond tel qu'on vient de l'illustrer. Pourtant ce sont aussi les circonstances qui le poussent vers la vie vagabonde. Le roi y joue un rôle important. Il nomme Becket chancelier d'Angleterre et ensuite archevêque primat. Becket accepte ces deux fonctions contre son gré car toutes les deux semblent être contraires à sa nature. En plus, elles rendent sa recherche de soi encore plus difficile. Même si, au début, Becket essaie de se retrouver dans les nouvelles fonctions, il finit par échouer et il devient vagabond au sens propre du terme. Il est intéressant d'analyser l'attitude de Becket face à ces deux nominations imposées par le roi.

Le Becket chancelier renonce vite à la vie de débauche qu'il menait auparavant et il encourage le roi à s'intéresser au bien de son royaume et de son peuple :

LE ROI :

Avec toi, ça finirait par être ennuyeux, d'être roi. Toujours à se préoccuper des autres... il me semble que j'entends l'archevêque. Tu étais meilleur compagnon autrefois ! Moi, quand je t'ai nommé chancelier, avec tous les revenus attachés à la charge, j'ai cru que tu allais tout simplement faire deux fois plus la fête, voilà tout ! (*BHD* : 56).

D'une part, il semble devenir plus responsable et travailleur, d'autre part il parle de sa fonction avec la même légèreté qu'autrefois comme s'il agissait d'une nouvelle distraction. Becket avoue : « Mais je m'amuse, moi, mon prince, en ce moment. Je m'amuse beaucoup » (*BHD* : 56). Le roi n'arrive pas à y croire : « Travailler au bien de mes peuples, cela t'amuse, toi ? Tu les aimes ces gens-là ? D'abord, ils sont trop nombreux. On ne peut pas les aimer, on ne les connaît pas ! Et puis, tu mens, tu n'aimes rien » (*BHD* : 56). Becket s'explique ainsi : « J'aime au moins une chose, mon prince, et cela j'en suis sûr : Bien faire ce que j'ai à faire » (*BHD* : 56). Il exerce bien son travail, mais sous cette façade on retrouve le même cynisme et la même réserve qu'autrefois.

La situation de Becket devient beaucoup plus complexe quand le roi le nomme archevêque primat d'Angleterre. Selon Jacqueline Blancart-Cassou cette « nouvelle nomination sera déterminante : désormais, il [Becket] servira Dieu, même, s'il le faut, contre le Roi » (2007 : 32). D'ailleurs, elle est tellement surprenante qu'au début Becket la prend pour une mauvaise plaisanterie.

BECKET (*qui est comme pétrifié soudain, tout pâle, essaie de rire*) :

[...] Voyez un peu l'homme édifiant, le saint homme, que vous voudriez charger de ces saintes fonctions ! (*Il a écarté son bel habit comiquement.*) Ah ! mon prince, la bonne

farce ! (*Le roi éclate de rire, Becket rit aussi, trop fort, soulagé.*) Quel bel archevêque j'aurais fait ! Regardez mes nouvelles chaussures ! C'est la dernière mode de Paris. N'est-ce pas gracieux, ce petit retroussis ? N'est-ce pas plein d'onction et de componction ? (*BHD : 76*).

Quand il réalise que le roi ne plaisante pas, il essaie de l'en dissuader :

BECKET (*blâme, balbutie, figé à nouveau*) :

Mais je ne suis même pas prêtre, mon Seigneur.

LE ROI (*net*) :

Tu es diacre. Tu as les délais. Tu peux prononcer tes derniers vœux demain et être ordonné dans un mois.

BECKET :

Mais avez-vous songé à ce que dirait le Pape ?

LE ROI (*brutal*) :

Je paierai !

BECKET (*murmure, comme abattu, après un silence angoissé.*) :

[...] Ne faites pas cela. [...] Cela me fait peur (*BHD : 77*).

Pour la première fois on voit Becket avouer avoir peur. Le roi le place dans une situation délicate. Il faut rappeler que Becket était un ennemi acharné de l'Église et en tant que chancelier, il encourageait le roi à mener une politique visant à limiter le pouvoir de celle-ci. Les rapports entre lui et les archevêques étaient très tendus. Maintenant, selon la volonté du roi, et contre celle du conseil des archevêques, il doit devenir leur père spirituel. Henri Plantagenêt veut que le primat soit son homme pour renforcer ainsi son pouvoir. Pourtant Becket trouve ce plan irrationnel : « Si je deviens archevêque, je ne pourrai plus être votre ami. [...] C'est une folie, mon Seigneur. Ne faites pas cela. Je ne saurai servir Dieu et vous ! » (*BHD : 77*). Becket est conscient du fait qu'il se trouvera confronté à plusieurs contradictions, ce dont le roi ne se soucie pas pour l'instant.

Pourtant, Becket se reprend immédiatement. Il se retrouve très vite dans sa nouvelle fonction. Il semble de nouveau s'amuser bien, cette fois-ci en tant qu'archevêque primat. Cette transformation immédiate est autant surprenante qu'incompréhensible et elle rend ce personnage encore plus ambigu et controversé. Le lendemain de la nomination, il décide de vendre ses parures et son orfèvrerie. Il invite les pauvres à un banquet et leur offre un dîner « avec tout le cérémonial comme pour des princes » (*BHD : 79*). Il abandonne ses riches habits pour se vêtir en moine. Ses gestes d'un bon chrétien pourraient faire croire à sa conversion sinon son comportement cynique et farceur qui les accompagne :

BECKET :

J'espère, Seigneur, que vous ne m'inspirez pas toutes ces saintes résolutions dans le but de me rendre ridicule ? Tout est encore si nouveau. J'exécute peut-être maladroitement...

[...] (*Il regarde autour de lui, léger, heureux, il murmure :*) C'est un départ en voyage. Pardonnez-moi, Seigneur, mais je ne me suis jamais autant amusé (*BHD : 80*).

D'ailleurs, comme le constate Thérèse Malachy : « Ce qui compte pour le nouvel archevêque, c'est l'aspect spectaculaire de son acte, le signe distinctif » (1978 : 66). Tout cela rend évident le jeu de Becket, car il reste toujours dans « l'esthétique ». Ce qu'il change, c'est juste la façade, au fond il reste le même. La nouvelle fonction n'est pour lui qu'un nouveau rôle à jouer. Le passage du chancelier à l'archevêque est, comme le souligne T. Malachy, un « transfert d'un rôle à un autre » (*ibid.* : 65) et cela « se fait de la manière la plus spectaculaire » (*ibid.*). Notamment, Becket disparaît dans son riche habit de courtisan raffiné derrière un rideau préparé sur la scène, et réapparaît vêtu en bure de moine et en sandales, en disant : « Adieu Becket » comme s'il était un autre personnage. Cette métamorphose immédiate est accompagnée par son commentaire qui ne nous laisse pas de doutes sur le fait que son comportement n'est qu'une farce : « Un vrai saint homme n'aurait pas fait tout cela en un jour ; personne ne croira que c'est vrai » (*BHD : 79*).

De plus, il joue à merveille son nouveau rôle. Bientôt son entourage se laisse impressionner par les apparences. Il gagne vite l'appui des hommes d'église et l'estime du peuple Saxon, dont il se déclare le protecteur. « Ceux qui l'approchent dans son particulier disent même qu'il se conduit comme un saint homme » (*BHD : 87*).

Seul le roi ne croit pas à sa sainteté et il est, de nouveau, déçu par sa métamorphose, car Becket devient son opposant. « J'ai seulement à vous dire non » (*BHD : 129*) explique-t-il au roi sa mission de primat. On a l'impression que ses gestes de charité ont pour seul but de renforcer sa position et d'affaiblir l'opposition organisée contre lui par le roi, qui devient son ennemi acharné.

Néanmoins, Becket prétend avoir changé :

« J'étais un débauché » avoue-t-il, « peut-être un libertin, un homme de ce monde en tout cas. J'adorais vivre et je me moquais de tout cela, mais alors, il ne fallait pas me remettre le fardeau. J'en suis chargé maintenant, j'ai retroussé mes manches et on ne me fera plus lâcher » (*BHD : 97*).

Il ne prétend pourtant pas être touché par la grâce. Au contraire, il avoue en être indigne. Il ne s'agit donc pas d'une conversion ou d'une vocation mystique. Selon Rachel Juan c'est plutôt « un choix inspiré par son raisonnement » (1993 : 102). À la question du roi s'il s'est mis à aimer Dieu il répond avec le même style qu'autrefois : « Je me suis mis à aimer l'honneur de Dieu » (*BHD : 132*). Il paraît donc, qu'il suit toujours le même principe de bien faire ce qu'il doit faire. Sauf qu'à présent, il l'a modifié de la manière suivante : « Il faut seulement faire, absurdement, ce dont on a été chargé – jusqu'au bout » (*BHD : 130*). Il semble donc que son système de valeurs n'a pas changé, il s'agit toujours de l'esthétique.

À un moment donné, pourtant, Becket adresse à Dieu une prière sincère qui le met sous une autre lumière.

BECKET :

J'ai été long à vous prier [...] Je ne suis qu'un élève débutant, et je dois accumuler les contresens [...] J'ai été à Vous comme un dilettante, surpris d'y trouver encore mon plaisir. Et j'ai longtemps été méfiant à cause de lui, je ne pouvais croire qu'il me faisait avancer d'un pas vers Vous. Je ne pouvais croire que la route était heureuse. [...] Dans la puissance et dans le luxe, dans la volupté même, il me semble maintenant que je ne cesserai de Vous parler. Vous êtes aussi le Dieu du riche et de l'homme heureux. [...] Vous n'avez pas détourné votre regard de celui qui a tout eu en naissant. Vous ne l'avez pas abandonné seul, dans son piège de facilité. Et c'est peut-être lui votre brebis perdue... (*BHD* : 116).

Ses paroles confirmeraient l'opinion de l'archevêque, déjà citée, qui définissait Becket comme « l'homme qui se cherche » et qui avertissait de ne pas se laisser détourner par les apparences que ce dernier voulait garder. Or, on apprend par la suite, que malgré son comportement qui semblait être un jeu, il cherchait vraiment son chemin vers Dieu :

BECKET :

Seigneur, je suis sûr, maintenant, que Vous avez voulu me tenter avec ce cilice, objet de tant de satisfactions sottes, cette cellule nue, cette solitude, ce froid de l'hiver absurdement supporté et les commodités de la prière. Cela serait trop facile de Vous acheter ainsi, au moindre prix (*BHD* : 117).

Il faut, pourtant souligner que Becket adresse cette prière au moment où il se trouve impuissant et perdu. Après avoir cherché en vain la protection du roi français et du pape contre le roi Saxon, il se retrouve en exil. Condamné en quelque sorte par le pape à rester dans un couvent où la règle est très dure, il est incertain de son sort. Tout cela parce qu'il est devenu « un boulet au pied de Henri Plantagenêt » (*BHD* : 106), qui, offensé par son comportement opportuniste, veut sa mort. C'est à ce moment qu'il semble le plus proche du vagabond au sens littéral du mot.

BECKET :

Serait-il sain d'aller mendier, sur les routes d'Europe, une place disputée à la peur, où ma carcasse serait en sécurité ? D'ailleurs où ma carcasse serait-elle en sécurité ?... Je suis Archevêque – primat d'Angleterre. C'est une étiquette un peu voyante dans le dos. L'honneur de Dieu et la raison qui, pour une fois, coïncident, veulent qu'au lieu de risquer le coup de couteau d'un homme de main obscur, sur une route, j'aie me faire tuer – si je dois me faire tuer – coiffé de ma mitre, vêtu de ma chape dorée et ma croix d'argent en main, au milieu de mes brebis, dans mon Église Primatiale. Ce lieu est seul décent pour moi (*BHD* : 121).

Le voilà à prendre une décision cruciale qui est due à une réflexion profonde. Il se rend compte de l'absurdité de la vie et surtout de la situation dans laquelle il s'est retrouvé. Il préfère la mort en martyr que la vie en vagabond qu'il a toujours été, au sens littéral et métaphorique du mot. Pourtant son angoisse existentielle et métaphysique

ne finit pas. Il se pose toujours des questions, plutôt à lui-même qu'à Dieu : « Ce serait pourtant simple. Trop simple peut-être. La sainteté aussi est une tentation. Ah ! Qu'il est difficile, Seigneur, d'obtenir Vos réponses ! » (*BHD* : 121).

Après ces moments importants de réflexion et d'introspection, on le voit revenir au jeu d'autrefois, ce qui se manifeste de nouveau par le changement de costume. Il remet son vêtement épiscopal et il se dirige vers la cathédrale de Canterbury où il veut se faire tuer. « Il faut que je sois beau » (*BHD* : 146) dit-il pendant qu'il se prépare à la mort. L'aspect esthétique reste sa seule préoccupation. Il veut faire de sa mort un spectacle et il réalise son but. Tout se passe selon son scénario. Il est mort en innocent devant l'autel de Dieu et il devient saint martyr. Il réussit son jeu des apparences, il impressionne son entourage, pourtant l'auteur ne nous laisse pas croire à sa sainteté. Notamment, avant sa mort Becket avoue du même ton moqueur, caractéristique pour lui : « L'habit ne fait pas le moine ! [...] On n'est jamais sûr que c'est un saint homme qu'on transporte ! » (*BHD* : 135) ou plus loin : « Cela aurait été une solution aussi, mon Dieu, d'aimer les hommes » (*BHD* : 138) comme pour souligner encore une fois le côté insensible et joueur. Ainsi, Anouilh désacralise ce personnage pour rendre plus lisible son jeu.

Pour conclure, on peut constater que Becket, déchiré par plusieurs contradictions de son existence, essaie de trouver sa propre identité. Il essaie de se comprendre dans sa complexité, découvrir sa place dans le monde et donner un sens à sa vie. Il est déraciné, asocial et solitaire mais aussi très lucide sur ses contradictions et capable d'entrer en lui-même. La quête de soi lui est d'autant plus difficile. Son vagabondage consiste entre autres à parcourir les différents sentiers de son âme. On peut le définir comme un vagabondage identitaire et spirituel. Il se cherche car il veut se connaître. Avant de devenir un exilé, il vagabonde déjà dans le profond de son être pour finalement aboutir au jeu des apparences. La question s'impose : pourquoi ce jeu dangereux ? D'où vient son goût pour les apparences ou bien encore pour l'esthétique, comme on le définit dans l'œuvre ? Par moments, on a l'impression qu'il voudrait vivre une vie authentique sans être obligé de faire semblant. Il le témoigne par l'angoisse qui l'accompagne et ces différentes questions existentielles qu'il se pose et auxquelles il ne trouve pas de réponses. Malgré les capacités de son esprit qui reste toujours ouvert, il échoue. Il faut rappeler ses paroles qui en quelque sorte expliquent son attitude : « Il faut seulement faire, absurdement, ce dont on a été chargé – jusqu'au bout » (*BHD* : 130). Face aux absurdités de la vie, lui aussi prend une attitude absurde. Il « joue sa vie pour se sentir vivre ». La légèreté est son arme contre l'impuissance d'affronter les contradictions absurdes de la vie. Jeune, pour survivre, il se fait tonsurer. Saxon, pour vivre dignement, il devient collaborateur de l'envahisseur de son pays. Ami du roi d'Angleterre, il improvise son honneur. Nommé chancelier, il a pour tâche de renforcer le royaume de l'ennemi de son peuple. En tant qu'archevêque, on l'oblige à porter dignement ce titre usurpé et à avoir la foi pendant qu'il est athée. Il a l'esprit trop délicat pour pouvoir s'y retrouver. La seule solution c'est de fuir la réalité, de se réfugier dans les apparences et de jouer les rôles qui lui ont été imposés. Sa

quête de soi échouée, il essaie de donner un sens à sa vie par la mort. S'il doit mourir c'est dans la gloire. La mort martyre n'est, en vérité, qu'une échappatoire à la vie vagabonde. Celle-ci, au début, n'était pour lui que de la métaphysique, mais une fois devenue réalité, elle s'est avérée insupportable.

BIBLIOGRAPHIE

Anouilh J. 1959. *Becket ou l'honneur de Dieu*. Paris. Table Ronde.

Blancart-Cassou J. 2007. *Jean Anouilh, les jeux d'un pessimiste*. Aix-en-Provence. PUP.

Juan R. 1993. *Le thème de l'évasion dans le théâtre de Jean Anouilh*. Paris. Nizet.

Malachy T. 1978. *Les problèmes de l'existence dans un théâtre de marionnettes*. Paris. Nizet.

From vagabond to saint – the search for self in *Becket or The Honour of God* by Jean Anouilh

ABSTRACT: At first glance, the protagonist of the play has none of the characteristics of a vagabond. However, subjected to a more thorough analysis, he proves to be endowed with many features typical of a wanderer, such as alienation, unrest, loneliness, social isolation and individualism. In the text he is described as a man who is « *in the search for himself*, » his exile is, first and foremost, a metaphysical search for his own « self » and for the meaning of life. He is also a character undergoing a metamorphosis – from a lecher he becomes a saint. The shift seems to come as a consequence of being an exile from his own country. This exile, however, in its literal dimension, becomes too heavy a burden for him, and, to be rid of the burden, he chooses to die a martyr. This article presents the evolution of the personality and the shift in the social standing of the character, as well as the reasons for, and consequence of, his exile.

Keywords: vagabond, evolution of the personality, saint martyr, alienation, search for one's own personality